

Femme et faux

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 9

PDF erstellt am: **08.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lés fellîs lè faut alla queri
Lés fennés vollant pro veni
Et sé desant l'ouna à l'autra :
« Ne savant pas bin dansi,
Deins noutron teimps iré tot autré,
On sé savà mi divertî ».

« Quand on vâ cliabî valets
Que font tant lés fignolets,
N'ant reinquié l'orgoué ein tita
Avoué lau bin féré bî,
Noutrés hommés avoué lau batze
Ne sont te pas plie galés ».

« Les fellîs s'incrâyant bin
Avoué laus haillons dé rein,
Cliâ freluches d'indienne
Cein ne douré pas grand teimps
Dais robés dé ballés lannas
Saret te pas plie ciseint » (seyant).

« Ate que z'in ion que dansé bin
Nâ sés haillons ne l'ai vont pas bin,
Sés tsausés sant trau grantés
Et son dzatié l'é trau cort,
Sa camusa l'é mau fête.
Ma fâ ci valet l'est pout ».

« Ate que z'in ion que l'é bin habelli,
Mâ ne sâ pas bin dansi.
Sa danchosa n'est pas balla,
Son motchô l'ai va pas bin,
Son habit à granta taille
Ne l'ai va pas dé trau bin ».

« Ate que z'in dou que s'amant bin
Que sant po sé baisi ein danseint,
Gadzonque l'est sâ maitressa
Que s'é vollant binstou mariâ.
On outra dit « Ein su bin sûra,
Ein ai dza oûi parlâ ».

« Ah! lè foudra bin fouettâ.
N'a pas lés laissi maria.
N'a te pas dza prau misère,
Sein incora in mè betâ.
Les dzeins d'ora sant terriblio,
S'é voudrant bin ti maria ».

Saret bin ouna chapita
Dé porta on banc por l'é setâ,
Ein l'au deseint : « Pourrés fennés !
Setâ vo po mi vouaiti,
Vo daissé itré maffités,
Car nion ne-vo vau dansi ».

Ye foudrà po bin fini,
Quand révinant dé dansi,
Que trovissant laus homes
Que prisant on gros chaton,
Lau cassa chu lés épaulés,
A cliâ bougrés dés guenons.

Se t'étâi restaie tsi no,
Sacré tsaropa que t'i!

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

2

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

FÉMINISTE

PAR PIERRE FÉAL

La belle Mlle Laroche, allongée sur le divan de la véranda, regardait d'un air songeur la lampe posée sur un guéridon, une haute lampe d'onyx autour de laquelle des myriades d'insectes et de petits papillons venaient tourbillonner et se brûlaient les ailes, tandis que tout près d'elle son amie, la petite d'Anivier, se balançait dans un large fauteuil à bascule tout en s'évitant doucement avec un éventail japonais très grand, enluminé de couleurs éclatantes et semé de ces dessins bizarres qui semblent éclos en un rêve.

Les deux jeunes filles se taisaient, et seul, le cri monotone et mélancolique des grenouilles dans un étang voisin troublait le silence de cette soirée d'automne.

Soudain Mlle Laroche prononça, en soulevant un peu la tête :

— Tu ne m'as pas encore dit, Andrée, comment

Te ne verrâ pas oncora
Cliâ pertés à mes tsausons;
Que quand yé betâ mes choqués,
Seimbié que yé met dai diétions.

« Audaces fortuna juvat. »

Bellacossia, cul-de-jatte, maître à danser et professeur d'escrime à l'Ecole militaire de Tri-fouilly, vient de gagner le gros lot à la loterie des cochons de lait tuberculeux.

Considérant son aubaine d'un air mélancolique : « Ce n'est pas encore ça qui me fera de belles jambes ! »

C'est à la même loterie que la jeune et élégante Madeleine Risette, ayant rêvé d'un quaterne qui, cela va sans dire, devait lui rapporter la forte somme, vendit sa belle chevelure pour acheter quatre billets. — Qu'obtint-elle ? — Le gros lot. — Non, un peigne !

Femme et faux. — L'année dernière, un homme de S., canton de Fribourg, fut condamné à 6 fr. d'amende pour avoir battu (*enchaplé*) sa faux le dimanche.

En apprenant sa condamnation, sa femme dit avec indignation :

— Quand mon mari bat sa faux le dimanche, en lui fait payer 6 fr. d'amende, et quand il rentre soult le dimanche soir et qu'il bat sa femme, on nê lui dit rien ! *Tsanero di governemen, va!* »

LOU BOSSATON DÈ MOUSSEUX

A AUDIUSTE

AUDIUSTE qu'étai on bon viveint avoi prépara on galé petit bosset dè mousseux por régala ses amis et s'étai bin bailli dé la peîna por leu fèrè bon, lei yava mè dau sacrou candi, dé la vanille, dau cogna, dau riz ; qué, on tziron dé bons onguents que lai avan côta bin tchè, por bailli bon goût.

Lou premi de l'an, l'einvité don ses vesins et quoiqués amis por agota son mousseux novi que devessai itré onna bounna gotta, mâ misère quand l'a vollhiu véri la boîte, rein n'a pu chailli.

Lei y a pautitré on pepin dein lou perte dau robinet, que dit Audiuste et s'ein va tertzti oun'ollie por fourgonna et tâtzi dé lou déboutzi, mâ rein ne vau cola, et tsacon sé demandavè ceinque fallia fèrè quié, car l'avan ti bin sâ, por la bounna raison que l'avan fita Sylvestre la veilla.

— Crayou bin qu'ein chacozein on bocon lou

s'est fait le mariage de Hortense des Lilas avec ce savant dont j'ai oublié le nom ?

Mlle d'Anivier se mit à rire.

— Oh ! c'est tout un roman, ma chère.

— Raconte-moi ça, je t'en prie, fit Mlle Laroche, j'ai vu Hortense chez toi la dernière fois que j'y suis venue en séjour, et je l'ai trouvée bien jolie.

— Jolie ! peuh ! ça dépend des goûts ; moi, d'abord, je n'aime pas les cheveux rouges ; mais, puisque ça t'amuse, je veux bien te le raconter.

Et la petite d'Anivier ferma son éventail, prit dans un étui posé sur la table une cigarette qu'elle alluma.

— Tu connais ma tante Caron, qui est aussi celle d'Hortense ? fit-elle, après avoir tiré une bouffée de fumée, une petite fumée odorante et bleue.

— Oui, un peu.

— Eh bien, au commencement de l'été la voilà qui s'avise, sous prétexte qu'elle se fait vieille, que le bruit, le monde la fatiguent, d'aller s'enterrer dans un petit hôtel de montagne, un trou, quoi ! et de nous emmener, Hortense et moi, pour lui tenir compagnie.

C'était ennuyeux à périr là-haut ; rien que des sapins, des sapins tout noirs, des choux et des vieilles demoiselles, des étendues de choux immenses, à vous donner le cauchemar, toutes ces têtes rondes, symétriques, alignées, et vertes, vertes ! et des vieilles demoiselles qui erraient deux par deux dans les petits chemins. Il n'y avait

bossaton, on lou farai cola, que dit ion dé cau-que qu'élan quie.

— Va, coumein lè de, que fa Audiuste ; et coumein l'iré vi qu'on pesson, chautté chu lei bossats et sè gangueillié por déchû por chacoré son bossaton dè mousseux. Mâ quand l'a vollhiu s'eimbreyî por segotta son bareillon, constato que lou fond l'ava fottu lou can !

— Que l'est portant domadzou que dion ti einseimbliou, car dévessai itré dau tot bon tant dè peina que te t'iré bailli por lou fèrè fa-meux !

— Tant pi, que lau fa Audiuste, ne lei à rein à faire d'autrou por se remoa la pipi, qu'onna tornaie au guellhion et l'est bein cein que l'an fè ; sè san quand mimou bein amusa et risu de la trista farça que l'au zétai arrevafé, sein pourtant lau grava de trabètzi ein chaillessein dé la cava.

MÉRINE.

La livraison de *février* de la Bibliothèque universelle contient les articles suivants :

L'encadrement des armées modernes. Quelques types de sous-officiers allemands, par le commandant Emile Meyer. — La reine Berthe. Nouvelle, par Virgile Rossel. — Les intellectuels en Russie, par Louis de Soudak. — Une lettre inédite du comte Gorani, par Henry Prior. — Marguerite Fuller et ses lettres d'amour, par Marie Dutoit. (Seconde partie). — Grandes villes allemandes. Etude synthétique, par Henry Aubert. (Seconde et dernière partie). — Ella. Scènes de la vie lapone, de J.-A. Früs. (Seconde partie). — Chroniques parisiennes, anglaise, hollandaise, russe, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

LE VIN CLAIR DES COTEAUX VAUDOIS

Un de nos amis a reçu dernièrement d'un pasteur, qui avait été son hôte d'un soir, des vers que nous ne résistons pas au plaisir de reproduire.

Du thé noir n'allons point médire :
Dans les salons chics, on doit
Le louer, avec un sourire
Qui reste pourtant un peu froid.
Vive le thé !... Mais, qu'on m'excuse,
Je préfère au produit chinois,
Un nectar plus cher à la muse,
Le vin clair des coteaux vaudois.

Les sirops et la limonade
Ont leur raison d'être en été.
J'en boirais si j'étais malade,
Mais n'y chercherai pas la gaieté.
Mieux vaut pour stimuler la verve
S'ingurgiter quelques bons doigts
Du soleil qu'on met en conserve
Dans les crûs des coteaux vaudois.

pas de messieurs à l'hôtel, pas un seul monsieur.

Enfin, nous étions là déjà depuis deux longues, longues semaines quand, un beau jour, Mme Tapin — c'était la maîtresse d'hôtel, — Mme Tapin nous annonça, la mine rayonnante, qu'elle attend un monsieur terriblement savant qui s'appelle le docteur Barbaroux, qu'il est une des lumières de l'archéologie, et pas marié par-dessus le marché ! Quelle joie ! J'avoue que je me réjouissais beaucoup, oh ! mais beaucoup, de le voir.

Hortense, elle, faisait la grimace.
Un homme ! qu'est-ce que ça l'intéressait les hommes !

Parce que, tu sais, Hortense était la présidente de notre club des Femmes libres ; c'est même elle qui l'avait fondé avec Cécile Miron ; on se réunissait une fois par semaine pour médire des hommes, c'était charmant ! Au lieu de thé nous buvions du champagne, du cognac, des grogs très forts ; on fumait des cigarettes, des cigares ; même la petite Miron fumait la pipe, ce qui lui donnait chaque fois des vertiges. Mais baste ! elle s'inquiétait bien de ça. Et puis, nous nous étions engagées sur l'honneur à n'épouser qu'un homme qui partagerait toutes nos idées, qui reconnaîtrait la supériorité de la femme.

Nous avons toutes juré, c'était une vraie cérémonie, très drôle et très émouvante en même temps. Hortense était la plus enragée de toutes ; il fallait l'entendre...